

Julie des
Quatre-Moulins

Jacques Julliens

Julie des Quatre- Moulins

Tome 3

ROMAN

Chapitre 1

Le soleil décline quand je sors de l'hôpital de Cayenne où je reviendrai ce soir pour y dormir. Pourtant, il m'éblouit, la tête me tourne. Je dois fermer les yeux. L'image du bateau qui cingle vers le large apparaît aussitôt. Il doit être loin à présent ce cargo qui emporte mes amis de Saint-Laurent du Maroni. Je ne parviens pas à effacer le regard embrumé de Yannick et son sourire forcé. Son désespoir d'être contrainte à partir m'a rendue triste. Elle est enceinte. Philippe, son mari, a préféré qu'elle regagne la métropole pour y mettre au monde, auprès de son père qui est médecin, ce bébé qu'elle attend avec amour. À ses côtés, j'entrevois la silhouette de Pierre, mon ami gendarme, arrivé au terme de son séjour, et celle d'Isidore, ancien bagnard condamné à la relégation perpétuelle

désormais abolie. Il est dans ses habits nouveaux d'homme à présent tout à fait libre. Tous voguent vers la métropole à la rencontre d'un destin dont je ne fais pas partie. Une page s'est tournée. Je ressens une pesante sensation de solitude.

Avant de sortir, je n'ai pas manqué d'aller saluer sœur Marie-Dominique que j'avais connue à la léproserie d'Acarouany. Elle m'a dit être satisfaite de ses nouvelles fonctions à l'hôpital Jean Martial. Mais elle a ajouté, en souriant avec un brin de malice, qu'elle regrettait la liberté dont elle jouissait là-bas. Nous avons parlé d'Amélie, mon amie religieuse qui l'a remplacée. Nous avons évoqué sa retraite volontaire dans ce lazaret sans clôture. « Son engagement est digne des plus grandes louanges », m'a dit la religieuse. Si j'ai abondé dans son sens, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que cette décision avait été terrible pour moi. J'en suis encore tout attristée.

Je dois faire preuve d'une grande prudence quand je descends les quelques marches de pierre qui conduisent à la rue. Il faut que je me reprenne ! La beauté de la place des Palmistes, la magnificence de ses arbres du voyageur aux branches ouvertes, les couleurs éclatantes de ses buissons de bougainvilliers et d'hibiscus dispersés ici et là m'enchantent comme à chaque fois que je m'y engage. Je respire à pleins poumons. La nostalgie me quitte. Ou plutôt, c'est le présent qui me réveille.

J'ai accepté l'invitation à dîner que m'a faite Philippe. Je ne pouvais refuser cette proposition formulée par le mari de Yannick qui est le sous-directeur de

l'administration pénitentiaire duquel je dépends à l'hôpital de Saint-Laurent du Maroni. Je me demande si j'ai bien fait. Ses manières de charmeur me mettent mal à l'aise. Comment va-t-il se comporter dès lors que sa femme est partie ? Heureusement, nous ne serons pas seuls à table. Mon « oncle en gendarmerie », l'adjudant-chef Bernard Leguin, a accepté, sur ma prière, de se joindre à nous. Je lui ai promis qu'on ne s'éterniserait pas. C'est que je me sens très lasse.

Ils sont là, tous les deux, devant la porte du restaurant. Ils m'attendent. Ils fument une cigarette tout en parlant. Ils ont l'air fatigués eux aussi. La journée a été longue et rude pour nous tous. Nous prenons place à une table réservée. Je laisse Philippe passer la commande. La chair est excellente. Le vin succulent. Le service parfait. Cependant, nous portons en nous une lourde part de tristesse. Les échanges sont décousus. Le cœur n'y est pas. Peu importe ! Aucun d'entre nous ne souhaite se retrouver seul ce soir.

Je suis si absorbée dans mes pensées et si préoccupée par mes appréhensions que je ne prête que peu d'attention à la conversation qu'entretiennent, sans grande conviction, mes compagnons de table. Jusqu'au moment où une information donnée par Bernard me fait sursauter : le nouveau commandant de la section de Cayenne est arrivé avant-hier par un bateau venant des Antilles.

Ainsi, cet officier que j'ai aperçu dans la cour de la caserne cet après-midi serait ce nouveau capitaine ? Celui

qui sera le chef de Bernard puisque mon ami a accepté de prendre le commandement de la brigade locale ? Je ne l'ai vu que de dos et pourtant il m'a semblé le reconnaître. Ce pourrait être cet officier de Chaumont à qui j'ai dû tout raconter ? Sarétier, qu'il s'appelle. Quant à son prénom, je ne le connais pas. Qu'importe en vérité ! Il n'est donc pas que de passage. C'est une catastrophe ! Il sait tout de moi. S'il parle, tout le monde saura. Il ne faut pas qu'il me voie. Il ne doit pas savoir que je suis en Guyane. Et si je m'étais trompée ? Pour en avoir le cœur net, il me reste à écouter ce que Bernard va en dire. À mon grand étonnement, Philippe semble intéressé par cette annonce.

— J'ai entendu dire que cet officier, qui s'appelle Sarétier si mes informations sont exactes, a de brillants états de services. Est-ce vrai ?, interroge-t-il.

Mes yeux ne m'ont pas trompée ! C'est lui !

— Il semble que oui. Il n'est que capitaine et déjà il porte la barrette de chevalier de la Légion d'honneur. Je n'en sais guère plus. Du reste, je n'ai eu que le temps de le saluer tout à l'heure. Il est resté l'après-midi entier dans le bureau du commandant.

Je le sais, moi, pour quels faits d'armes il l'a reçue cette décoration prestigieuse, ce capitaine que j'ai bien connu. Je sais les terribles souffrances qu'il a endurées pendant la guerre. Il a eu un jour la faiblesse de m'en parler. Je ne dis rien, mais me voici devenue attentive.

— On raconte qu'il n'est pas resté longtemps dans son poste précédent à Fort-de-France. Aurait-il rencontré des problèmes ?

— Vous m'en demandez trop, monsieur le directeur. Je ne suis pas aussi bien informé que vous semblez l'être.

J'aimerais savoir, moi, ce qui a motivé cette mutation rapide. Aurait-il déplu à ses chefs ou fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? Voilà qui serait divertissant !

— Vous ne le répéterez pas, on m'a dit que c'est le préfet lui-même qui a demandé sa mutation. Il n'est jamais bon de déplaire à un préfet. Croyez-en ma vieille expérience.

— Vous en savez plus que moi, confesse Bernard.

Il est renseigné Philippe. Que va-t-il nous apprendre ? J'ouvre en grand mes oreilles.

— Je peux vous dire qu'on rapporte qu'il aurait tenu des propos laissant à penser que tous les miliciens n'étaient pas des voyous sanguinaires. Voyez-vous ça !

— Là, j'ai du mal à vous croire, intervient une nouvelle fois Bernard dont la voix peine à dissimuler la surprise, l'indignation peut-être, que lui cause une pareille affirmation.

Moi aussi je me sens révoltée. Philippe ne colporterait pas de tels racontars s'il savait que la sœur et la fiancée de cet officier ont été tuées par des miliciens. Sous ses yeux et sans qu'il puisse intervenir.

— Je vous assure ! Il aurait soutenu que certains étaient entrés dans la Milice par égarement et d'autres par contrainte et non par vocation idéologique ou politique. Ce qui sous-entend que ces gens-là peuvent, en quelque sorte, se prévaloir de circonstances atténuantes. Vous rendez-vous compte ?

— Ce ne peut pas être vrai, insiste Bernard. Il l’a connue la Milice. Comme nous tous, les gendarmes. Et il l’a combattue.

— Il a tenu ces propos devant le préfet et les officiers généraux. Et il n’a pas voulu en démordre !

Il a dit ça ?! Aurait-il été sensible à ma situation et au calvaire qu’a dû subir Marcel ? Il en a connu toutes les péripéties, par ma bouche et par les rapports qu’il a pu consulter. Ce serait ce qu’il pense malgré les drames qui l’ont secoué ? Si c’est vrai, il est courageux. Il mérite mon respect. Ça reste à prouver. Philippe n’est pas homme à raconter des choses dont il ne serait pas certain. Où se situe l’exacte vérité ?

— Ce ne sont que des calomnies ! C’est pour son action dans la Résistance pendant la guerre qu’il l’a obtenue cette décoration, reprend Bernard.

— C’est pourquoi le préfet, qui a été lui aussi un grand résistant, n’aurait demandé qu’une mutation et non une sanction. Je ne peux que rapporter ce qui se dit.

— Je préfère n’avoir rien entendu, clôt la discussion Bernard en jetant au plafond un regard furieux.

Lui qui déjà n’appréciait pas le sous-directeur en tant qu’homme, il va le détester plus encore pour avoir osé porter foi à de telles insanités. J’ai suivi cette discussion orageuse sans m’en mêler. Je comprends la rage de Bernard en entendant de pareils propos qu’il juge calomniateurs. S’il savait ce que je sais ! Pour ma part, c’est une intense surprise que j’éprouve. Je ne sais plus quoi penser de cet homme qui m’a toujours

impressionnée. Mais que pour rien au monde je ne voudrais rencontrer à nouveau. Il me connaît trop ! Il sait trop de choses sur moi ! Des choses que personne ici ne doit connaître.

Un silence embarrassé accompagne la présentation du dessert. Le serveur dépose devant nous une assiette dans laquelle des tranches d'ananas baignent dans un jus abondant et un verre de rhum blanc pour qui voudrait le corser. Je m'abstiens de le faire. Je souhaite garder les idées claires. Pendant que les hommes savourent en silence cette gourmandise rafraîchissante, je repense à tout ce que je viens d'entendre. C'est si surprenant cette plongée brutale dans un passé que je voulais révolu. Je ne m'en sortirais jamais ? Sans cesse il me hantera ?

Philippe, repu et satisfait à la fois de son repas et de l'importance des informations qu'il a délivrées, brise ce silence.

« Mademoiselle Julie, vous n'allez pas rentrer à Saint-Laurent dans l'inconfortable barque de l'administration pénitentiaire. Je passe vous prendre à l'hôpital demain matin. Vous rentrerez en voiture avec moi. Ce sera plus rapide et plus agréable. Nous pourrons bavarder. »

La voilà prononcée cette phrase que je redoutais. Ce n'est pas une suggestion, ni une proposition polie, c'est un ordre à peine voilé. Que vais-je répondre ? Le regard que je lance à Bernard crie mon désespoir. Il me jette une moue d'impuissance. Je suis désespérée.

*

Les yeux de Philippe me quittent soudain pour aller se porter sur l'entrée qui vient de s'ouvrir sous la poussée forte d'une main déterminée. Je tourne la tête. Une silhouette féminine apparaît dans l'ouverture. Le patron, sans doute aux aguets, se précipite. C'est donc une cliente de marque. Pas grande et plutôt boulotte, elle doit avoir plus de quarante ans, autant que je puisse en juger malgré la distance. Derrière elle avance une jeune femme, ou jeune fille, à qui je donne à peu près mon âge. Elle me paraît plutôt jolie, quoique son visage me soit indistinct. Sa chevelure d'un châtain presque roux s'embrase sous la lumière du lustre. Par la porte maintenue ouverte grâce à une main attentive qui se tient derrière elle, entre à son tour une autre jeune femme. Grande, mince, les cheveux clairs et courts, elle porte une toilette de lin pareille à celle dont Yannick m'a fait cadeau avant de boucler ses malles. La coupe est élégante ; elle met en valeur la silhouette fine de la personne qui l'a endossée. Je suppose qu'elle n'est pas plus âgée que moi. Peut-être même plus jeune. La suit un officier en uniforme de gendarme, le bras tendu en un geste protecteur. Je devine dans cette attitude toute l'admiration que doit éprouver cet homme pour sa compagne. Un autre officier de gendarmerie ferme la marche. Philippe, qui s'est redressé sur sa chaise, et lui échangent un discret signe de tête. Sur les indications du patron, ils gagnent une table où les attendent six couverts.

Tout en écoutant les explications que donne Bernard à voix basse pour n'être entendu que de nous, je m'amuse à observer la manière dont chacun s'assoit. Se placent côte à

côte la plus âgée des femmes et l'officier le plus gradé. « C'est le commandant de la gendarmerie pour toute la Guyane et sa femme », me glisse mon voisin. À la gauche de l'épouse du chef des gendarmes s'installe la jeune fille rousse. « C'est leur fille. Je crois qu'elle s'appelle Josiane. Elle arrive de Paris, m'a-t-on dit ». Les deux autres personnes, qui forment de toute évidence un couple soudé, prennent place en face. « Ils sont arrivés par le bateau qui vient de repartir. Lui, c'est le lieutenant qui va prendre le commandement de la nouvelle section de Saint-Laurent. Et sa femme, je suppose ». Il reste une chaise vide entre les deux jeunes femmes. « Ce doit être le couvert du capitaine. Je crains qu'il ne puisse pas venir, il attend des nouvelles de la brigade de Saint-Georges qui rencontre des difficultés avec des gens venant du Brésil.

Je ne le verrai pas ? J'en suis déçue et satisfaite à la fois. Déçue, car il me sera impossible de savoir s'il s'agit bien de lui. Soulagée, car son absence me garantit une sécurité recherchée avec tant d'opiniâtreté au cas où mes yeux ne m'auraient pas trompée. Je suis surtout en colère contre moi : est-ce que je sais ce que je veux ?

Je suis si absorbée par mon observation indiscreète que je suis surprise de voir soudain Philippe se lever. « La journée a été éprouvante. Je rentre me reposer », dit-il d'une voix lasse. Je sens également la fatigue me gagner. Je me lève à mon tour. Bernard nous imite. Machinalement, je jette un coup d'œil rapide vers la table du fond. La conversation animée a cessé. Les deux officiers se sont levés ; ils se dirigent vers nous.

— Vous partez déjà ?, s'étonne le commandant tandis que l'autre officier reste en retrait.

— Il est tard. Mademoiselle, qui est ma collaboratrice, et moi, nous avons eu une journée longue et fatigante, répond Philippe.

— C'est que je souhaitais, monsieur le directeur, vous présenter, et à vous aussi Mademoiselle, le lieutenant qui prend le commandement de la section de gendarmerie de Saint-Laurent. Comme vous le savez, la création de cette nouvelle unité est consécutive à celle de l'arrondissement et à la nomination attendue d'un sous-préfet. J'aurais aimé vous présenter aussi le capitaine qui vient d'arriver pour prendre la direction de la section de Cayenne, mais il a été retenu par le service. Ce sera pour une prochaine fois.

Je n'écoute qu'à moitié les paroles de bienvenue adressées par Philippe au nouvel arrivant, qui vient de faire un pas en avant. Je ne retiens qu'une chose : celui-ci se prénomme Jacques. Quand vient mon tour de lui être présentée, je remarque que le lieutenant me regarde avec insistance. Je n'y prête que peu d'attention. Je suis habituée au regard insistant des hommes dans ce pays où les convenances appliquées en métropole ont tendance à s'estomper. J'écoute Bernard vanter les innombrables qualités que je découvre être censée recéler. Je reconnais là mon ami qui a deviné que j'aurai à entretenir avec ce personnage des relations suivies et qu'il est de bonne politique de me présenter sous le meilleur jour possible.

— N'écoutez pas l'adjudant-chef Leguin, je vous prie. Je ne possède pas la moitié des qualités qu'il énumère.

Sinon, je mériterais le paradis. Dieu, merci ! Je ne suis pas pressée de m'y rendre.

— J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontrée, Mademoiselle, dit-il sans sourire à l'ironie de ses paroles.

— Vous devez faire erreur, je serais impardonnable de vous avoir oublié, je lui réponds avec mon plus joli sourire.

— Pourtant, votre prénom, votre profession.

— Vous ne pouvez que faire erreur, Monsieur. Il est rare que j'oublie un visage.

— Peut-être êtes-vous une amie de ma femme ? Elle m'aurait parlé de vous !

— Je ne l'ai qu'entraperçue quand elle est entrée dans la salle. Je ne saurais dire.

Impatienté par ce long échange de propos qu'il juge inintéressants, Philippe se dirige vers la sortie. Bernard s'apprête à lui emboîter le pas. Le commandant les retient.

— Il est facile de vérifier, dit-il. Venez vous joindre à nous.

— Avec plaisir, répond Philippe qui, malgré la fatigue, sait rester en toute circonstance un galant homme. Cela me permettra de saluer madame votre épouse.

Philippe se penche vers la femme du commandant, qui est restée assise, pour lui présenter ses hommages. Ce faisant, il me cache les deux jeunes femmes dont l'une ne me semble pas savoir si elle doit se lever ou ne pas abandonner sa chaise. L'autre jeune femme n'a pas bougé. Je me penche à mon tour vers la plus âgée des trois

femmes pour la saluer. Son visage rond et souriant me rappelle celui plein de bonhomie de ma tante Éliane. Il attire la sympathie. Elle se lève et elle m'enlace. Je suis gênée. J'étouffe dans ses bras dodus. Il émane d'elle un délicat parfum de violette.

— Appelez-moi Suzanne, ma petite. J'imagine que nous nous reverrons souvent puisque vous êtes une amie proche de l'adjudant-chef Leguin, dit-elle.

Je ne puis que la remercier pour sa gentillesse et rougir sous l'allusion qui confirme le sens de la perspicacité que je lui ai trouvé. Sur ce point-là, elle se trompe.

— Voici notre fille, Josiane.

La jeune fille me tend une main tout en m'adressant un sourire avenant. Je la saisis et je lui rends son sourire. Elle est jolie. Ses cheveux roux encadrent un visage à l'ovale parfait. L'éclat de ses yeux bleus confirme la joie de vivre qu'expriment ses lèvres entrouvertes. Sa poitrine rebondie gonfle son chemisier. Je m'attarde sur sa main gauche ; elle ne porte pas d'alliance.

— Julie ! C'est toi ?, s'exclame soudain une voix dans mon dos.

Je me retourne juste à temps pour recevoir l'autre jeune femme qui se jette dans mes bras.

— Julie ! C'est bien toi ! Quelle heureuse surprise !

— Marie-Anne !, dis-je à mon tour en lui rendant son baiser sur la joue.

— Voilà une soirée pleine de surprise, dit le commandant en faisant signe à un serveur d'approcher des sièges et d'apporter des verres et des boissons rafraîchissantes.

Marie-Anne m'invite à m'asseoir entre elle et son mari. Je me trouve ainsi en face de Suzanne qui ne cesse de m'observer. Son air inquisiteur dit sa curiosité manifeste d'en savoir davantage sur moi.

— Il faut tout nous raconter, Mesdames, lance-t-elle joyeusement.

Nous ne nous faisons pas prier. Nous racontons tout. Nous nous interrompons l'une l'autre tant nous sommes heureuses de nous être retrouvées. Les vacances d'été passées ensemble aux Quatre-Moulins quand j'allais chez ma tante Éliane ; la proximité des deux maisons ; les parties de pêche au bord de la Marne ; les baignades dans la rivière ou dans le canal ; nos promenades à bicyclette sur le chemin de halage ; son absence durant la guerre et nos retrouvailles après la Libération. Quand Marie-Anne évoque son mariage et ma situation de dame d'honneur, j'adresse un regard navré à son mari qui me répond par une mimique amusante.

— Vous êtes donc de vieilles amies, conclut Suzanne. Quelle coïncidence que vous vous retrouviez ici, si loin de votre Champagne natale ! Et vous allez vivre ensemble à Saint-Laurent. Vous allez en avoir des choses à vous raconter ! Je vous envie, mes petites.

Elle nous adresse un sourire de complicité comme savent en dispenser les mères attentives et aimantes. Elle me rappelle de plus en plus ma tante : affectueuse, perspicace et maligne.

Quand tous se lèvent, je me lève aussi. Je me laisse entraîner dehors par Marie-Anne qui me prend par le bras.

Devant la caserne des Palmistes, Suzanne et mon amie m'embrassent. Josiane les imite, je crois. Je réponds au bonsoir du commandant et du lieutenant. C'est escortée par Bernard et Philippe que je gagne l'hôpital où je vais passer la nuit.

Je réponds sans les entendre aux souhaits de bonne nuit que chacun d'eux m'adresse. J'évacue de la même façon ce qu'ajoute le mari de Yannick : « Je passe vous prendre à 9 heures. » Je suis si heureuse ! J'aurai de nouveau une amie à Saint-Laurent.

Je m'endors très vite. Des images de bonheur se glissent sous mes paupières alourdies. Les bords de Marne et ses moulins en ruine envahis par les ronces. Les rires de deux jeunes filles bavardes et écervelées sur leurs bicyclettes. La coiffe ridicule de la mère supérieure dans les couloirs de l'hôpital. Le visage souriant d'Amélie fière d'arborer une rose rouge sur son vêtement bleu ce jour de 14-Juillet 1944. Tante Éliane et oncle Victor penchés sur leurs plates-bandes. François me soulevant dans ses bras musclés le jour de la libération de la ville. Puis, allez savoir pourquoi, mes rencontres avec le lieutenant de gendarmerie sur un banc du square du Boulingrin.

Du même auteur

Soleil sur la Persante (2019)

Version électronique

<https://www.ebookine.ca/librairie/soleil-sur-la-persante-livre-electronique/>

Version imprimée

[https://www.bookelis.com/librairie?
sl=1&search_query=soleil+sur+la+Persante](https://www.bookelis.com/librairie?sl=1&search_query=soleil+sur+la+Persante)

Julie des Quatre-Moulins. Tome 1 (2020)

Version électronique

<https://www.ebookine.ca/librairie/julie-des-quatre-moulins-livre-electronique/>

Version imprimée

[https://www.bookelis.com/librairie?
sl=1&search_query=soleil+sur+la+Persante](https://www.bookelis.com/librairie?sl=1&search_query=soleil+sur+la+Persante)

Copyright

© Christine S. Éditions, 2021

chroniquesdejadis.ca

ebookine.ca

Couverture : Christine S. avec une photo de fleur de cacao prise en Guyane par Jacques Julliens.

ISBN 978-2-9818846-7-1 (Epub)

ISBN 978-2-9818846-8-8 (Mobi)

CopyrightDepot.com, 2021, © 00072393-1

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de récupération de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, sauf dans le cas d'un relecteur, qui peut citer de courts passages résumés dans des articles critiques ou dans une critique.

Ceci est une œuvre de fiction basée sur des faits réels. Cependant, les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive, et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

IMPORTANT

Vous venez de terminer la lecture d'un livre autoédité qui ne bénéficie d'autres publicités que vos commentaires sur le site chroniquesdejadis.ca ou ebookine.ca. Merci de bien vouloir écrire quelques mots sur ce livre que vous venez de lire. Toutes ces marques d'encouragement que vous prenez la peine de formuler font chaud au cœur des auteurs autoédités.

Merci encore.